LE BERCEAU.

Tandis que l'Italie préparait pour le royal poupon qui vient de naître la couche luxueuse dont tout les journaux nous ont donné la description, tandis que s'ouvre une exposition de l'Enfant et que partout affirme le règne de l'enfant, n'est-il pas opportun de parler du berceau, de ce petit lit autour duquel viennent se grouper toutes les joies de la famille ?

D'abord, l'enfant n'eut d'autre berceau que les bras de sa mère. Chez les tribus primitives, lorsqu'elle devait marcher à la suite de son époux ou vaquer aux soins confiés à son sexe, la femme portait son enfant sur le dos.

Dans les anciennes sculptures égyptiennes, on voit des femmes tenant ainsi leurs enfants. Tantôt le nourrisson repose dans un large pli du vêtement maternel, tantôt la mère le porte dans un ample capuchon qui lui pend dans le dos, et que soutient une corde plate passant sous la chevelure et s'attachant au front.

Plus tard, quand les tribus nomades se fixèrent et que les époux eurent une couche, il en fallut une aussi pour l'enfant. C'est alors qu'apparut le berceau. Ce fut le plus souvent un tronc d'arbre creusé et évidé, ou un simple panier fait de roseaux tressés.

Il en était ainsi chez les Hébreux. La corbeille dans laquelle Moïse fut trouvé sur le Nil n'était autre chose que le berceau de l'enfant. Les Grecs mettaient leurs enfants dans une corbeille ronde, un "van", qui servait aussi à débarrasser le grain de ses impuretés. Placer l'enfant dans ce berceau improvisé, c'était, croyait-on, lui assurer une existence à l'abri de la pauvreté. Chez les Lacédémoniens, peuple héroïque qui vouait ses fils dès leur naissance à un avenir guerrier, le bouclier paternel servait le plus souvent, en temps de paix, de berceau pour les enfants.

Les Latins aussi berçaient leurs enfants. Il existe dans les sculptures romaines des représentations de berceaux en forme d'auge et garnis d'un matelas sur lequel on couchait l'enfant. Des bandelettes passant dans des anneaux fixés aux parois du berceau empêchaient le nourrisson de bouger. Il y avait, à Rome, des gens—hommes et femmes—dont la fonction était de bercer les enfants. Leur profession était placée sous l'invocation d'une déesse particulière, la déesse berceuse—*dea cunina*—qui présidait à tous les soins du berceau et en éloignait les sortilèges.

Il est peu probable que nos ancêtres les Gaulois aient connu l'usage du berceau avant l'invasion romaine. Quant aux femmes franques des temps mérovingiens, elles plaçaient sans doute leurs rejetons auprès d'elles dans les larges couches en usage à cette époque. C'est dans les manuscrits des IXe et Xe siècles que les berceaux sont pour la première fois figurés. Le plus souvent, ils paraissent être formés d'un morceau de tronc d'arbre creusé, avec de petits trous sur les bords pour passer des bandelettes destinées à empêcher le marmot de se mouvoir, comme nous l'avons vu pour les berceaux romains.

Au XIVe siècle, on abandonna le berceau bas pour un berceau élévé fermé de deux parties distinctes : le "bers" ou "berseil", qui est le lit proprement dit, et la "bersoière", espèce de châssis monté sur deux longs pieds, permettant de mettre le berceau en branle à la moindre impulsion.

Déjà, on garnit les berceaux d'étoffes de toutes sortes ; mais les rideaux légers n'ont pas encore apparu. Viollet-le-Duc fait observer avec raison que les lits des grandes personnes étaient alors fort vastes, entourés presque toujours d'amples courtines, et que, la nuit, le berceau de l'enfant était mis à l'abri derrière ces courtines, qui enveloppaient ainsi toute la famille.

On retrouve dans les provinces françaises la plupart des types de berceaux dont nous venons de parler.

Les montagnards de l'Ariège ont encore le panier d'osier tressé, comme celui où fut trouvé Moïse. Il existe dans le Tarn un berceau en forme d'auge, qui rappelle celui des Romains, avec le marmot maintenu immobile par des courroies. La série des berceaux bas est inépuisable : les plus curieux et les mieux ornementés se trouvent en Bretagne. L'Auvergne a encore un élégant berceau dans lequel se retrouve le type exact du "bers" et de la "bersoière" du moyen âge. Il y a même dans le Midi un berceau portatif, que la mère emporte partout avec elle et qui s'appelle "bénisson".

Mais ce ne sont là que des berceaux populaires ; il nous reste à parler des berceaux de luxe, berceaux royaux, berceaux princiers qui souvent furent non pas seulement des meubles de prix, mais encore de véritables objets d'art.

Au moyen âge, les hauts personnages avaient deux couches bien distinctes : un *lit à gésir* où ils se reposaient ordinairement, et *lit de parement* ou de parade, qui ne servait que dans les occasions solennelles.

Un usage semblable s'établit pour les jeunes princes dès leur naissance et on leur fit construire en même temps le berceau ordinaire qui restait caché dans les appartements privés, et le berceau de parade où on les exposait à l'admiration des seigneurs et du populaire. Ces berceaux de parade étaient garnis des étoffes les plus précieuses : "l'escarlate vermeille de Bruxelles", l'hermine, le velours cramoisi ; les peintres en titre des souverains les adornaient de leurs compositions ; les brodeurs les tapissaient d'écussons tissés d'or et d'argent. L'usage de ces berceaux de parade s'est perpétué pour les princes jusqu'à nos jours. Celui de Henri IV, que l'on montre au château de Pau, avait pour fond une grande écaille de tortue.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, les berceaux ont, en général, l'aspect d'un petit lit ; à partir de ce moment apparaît la forme moderne, qui est celle d'un petit navire suspendu à ses deux extrémités sur deux pieds élevés et garanti par un léger rideau. Tel fut le berceau du roi de Rome, offert à l'impératrice Marie-Louise par la ville de Paris. Prudhon en donna le dessin et le sculpteur Radiguet modela à cette occasion plusieurs figures en ronde-bosse et les bas reliefs qui furent fondus en argent, et ciselés par Thomire et Odiot père. Le berceau du duc de Bordeaux, exécuté par Denière et Matelin, figura à l'Exposition de l'Industrie 1819, parmi les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie française. Enfin, nous citerons, en terminant cette revue des berceaux de luxe, celui du comte de Paris et celui du prince impérial, offerts tous deux par la ville de Paris et construits en forme de nef, avec une grande richesse.

Telle est, sans parler de la gracieuse barcelonnette moderne que tout le monde connaît, l'histoire rapide du berceau, de ce petit lit si doux, de cet écrin précieux, où les mamans, avec mille soins, déposent chaque jour leur joyau le plus pur, leur trésor le plus cher.

LE NAVIRE

(CONTE INÉDIT)

Nous revenions du Lido, où, dans le parc du restaurant, après dîner, nous nous étions attardés, sous le ciel étoilé, à regarder la lune, fraîche et luisante, monter à travers les arbres.

—Quand elle aura dépassé la quenouille de ce peuplier, nous partirons, avait dit Mme Fellarot, un peu rêveuse ce soir là et plus jolie que la veille très certainement, sous ses bandeaux clairs dérangés par la promenade.

Et l'astre apparaissant tout à coup, comme un signal, plein et rond sur le pan bleu du ciel, la jeune femme s'était levée et nous l'avions suivie en silence, sa fillette et moi, jusqu'à la gondole qui nous attendait, attachée à la rive, paisible et comme endormie par la vague tranquille qui la berçait depuis l'après-midi.

L'esquif glissait maintenant sur la calme Adriatique, limpide et unie, pareille à un miroir. La nuit était presque chaude, sans souffle, comme si le vent du printemps eût craint, quelque léger qu'il fût, de rompre l'extraordinaire et délicieux silence que semblait verser cette lune sur la mer. Et nous restions muets nous aussi, engourdis par cette tranquillité molle et lumineuse qui veloutait l'eau, l'étendait, en faisait une nappe immense et scintillante. La rame du gondolier, adroite et galante, devenait la complice du silence, effleurait l'onde à peine, avec un bruissement léger comme eût fait l'aile d'un oiseau. On ne pensait plus à découvrir Venise devant soi. On s'imaginait errer entre le ciel et la mer, très loin, et on se laissait porter par la barque, doucement sans pensée

Je regardai la fillette de Mme Fellarot, qui, lasse ou étourdie peut-être par une si vive clarté, sommeillait sur les genoux de sa mère. Et je levai mon regard vers la jeune femme.

Elle avait fermé elle aussi les yeux, mais à demi, comme si, ne pouvant pas soutenir le charme tout entier de la beauté du soir elle en voulût garder un rayon, le laisser filtrer jusqu'à elle et l'emporter comme un souvenir. Je fus sur le point de l'interroger, de lui demander, banal, son sentiment sur le spectacle qui s'épandait devant nous, afin d'entendre sa voix résonner dans l'air pur et sentir quelque chose d'elle se mêler à l'âme de cette mer endormie. Mais je n'osai pas et je pris le parti de l'imiter, de fermer moi aussi les yeux à demi et de la regarder ainsi à travers la nuit souriante.

Et je trouvai que, comme toujours, dans le domaine des sensations sinon des sentiments, elle avait raison, car à la réalité enveloppante et fleurie vint s'ajouter le rêve, orné aussi, moins vague, plus doux.

Je la voyais dans cette demi vision teintée de clair de lune, attendrie, humanisée, prête à ressaisir la vie, la jeune femme si sottement et si cruellement vouée à un veuvage éternel. Il me semblait que le blond rayon qui filtrait entre ses cils pénétrait sa pensée, descendait dans son cœur et lui disait qu'il n'y a pas de renoncement à l'amour, que la fidélité jurée dans un élan de douleur au chevet d'un époux mourant est défiée par le premier sourire du printemps et que à travers le voile diaphane de cette nuit faite pour aimer et se donner, le mort lui-même la relevait de son vœu en endormant sa fille, complice, sur ses genoux tremblants.... Et, naissant à l'espoir, j'aurais voulu que cette promenade durât toujours.

Tout à coup la voix de la jeune femme m'enleva de mon songe.

—Monsieur Sarlèze, voyez donc...

Elle me montrait une masse sombre et confuse, trouée de lumières, qui semblait nous regarder venir, immobile.

— Nous approchons de l'île Saint-Georges, fis-je.

—Mais, observa-t-elle, la voix mal assurée, nous en sommes encore loin, Monsieur Sarlèze.... Voyez les lumières si pâles de Venise là-bas...

Une clarté fine et commençante nous indiquait, en effet, Venise dans le lointain. Et mes yeux revenant à la masse immobile et vivante, je cherchais ce qu'elle pouvait être, lorsque Mme Fellarot fit, la voix encore inquiète :

—Un navire ! C'est un navire....

Elle avait raison. C'était un navire, un paquebot mouillé entre le Lido et San-Giorgio-Maggoire, arrivé là, en impromptu, pendant notre absence. Et tandis que la gondole glissait vers la maison flottante qui précisait sa silhoutte étrange et démesurée sur le fond vert de la mer, je sentis la robe de Mme Fellarot me toucher presque, me frôler comme si la jeune femme voulait se rapprocher, comme si elle cherchait ma protection contre cet inconnu qui surgissait, là, devant nous, au sortir de notre rêve et nous barrait la route.

Et elle fit, non remise encore de sa surprise :

—Est-ce que cela ne vous fait pas peur, monsieur Sarlèze, cette masse informe et noire que nous regarde comme un fantôme ?....

—En effet, cela a l'étrangeté de l'inattendu....

Elle ne répondit pas, les yeux fixés toujours sur le bâtiment, qui se précisait de plus en plus, se dégageait dans l'air limpide, montrait sa carène, ses gréments, comme pour nous affirmer que nous n'étions pas le jouet d'une illusion et nous rassurer. Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques mètres du navire, notre barque dévia de sa ligne, le gondolier ayant vu l'obstacle et le contournant.

— "Aspettate !" fit la jeune femme au rameur.

Et me regardant :

— Dites-lui donc, monsieur Sarlèze, de maintenir la gondole là devant ce navire....

Je compris qu'elle s'était tranquillisée, séduite maintenant par le mystère de cette apparition, la curiosité éveillée, femme toujours, et je transcrivis l'ordre au rameur, qui, à petits coups lents, vient mettre sa barque au long du paquebot. Et tous deux unis par la même pensée, les yeux interrogeant le pont et arrière-pont, nous cherchâmes à découvrir un être humain sur ce bois flottant dont le silence augmentait celui de la nuit. Mais seuls les feux des sabords nous répondaient. La maison semblait inhabitée.

—Ils seront descendus à terre, fit Mme Fellarot.

Et peu à peu elle s'impatienta devant cet inconnu, qui, après lui avoir fait peur, la déroutait maintenant, narguait sa curiosité, se dressant comme une énigme sur la route de la mer. Qu'était-il, ce navire ? D'où venait-il ? Oui, d'où pouvait-il venir ? Elle me regarda. Je lus la question dans ses yeux.

— Voulez-vous que nous montions à bord ?

Elle fit non de la tête et, la connaissant comme je la connaissais, je compris qu'elle voulait percer le mystère elle-même, là, de cette barque, surprendre au navire son secret par la seule complicité du clair de lune. Et, lentement, je me laissai prendre, moi aussi, à ce jeu et je mêlai ma curiosité à celle de la jeune femme, dont l'enfant dormait toujours, innocente et fraîche, sur ses genoux.

Qu'était-ce, en effet, que ce navire ? Qu'était-il venu apporter à Venise ? Des tissus d'Orient pour parer ses filles et les rendre plus belles, ou des sapins du Nord pour étayer ses vieux palais branlants ? Des provisions peut-être ? Du vin de France ou des salaisons d'Angleterre ? Il venait peut-être d'Amérique, chargé des richesses du Nouveau-Monde, apportait le semence de la race qui se lève aux derniers enfants de la Ville finissante ?....

La gondole contournait, lente et douce, le navire, comme si le rameur avait compris qu'il nous plairait de rêver ainsi autour de cette maison close qui continuait à nous taire sa vie. Tout à coup, au moment d'atteindre la proue, un rayon de la lune, haute maintenant dans le ciel, vint lécher une bandelette où deux noms apparurent, en lettres d'argent : "Estrella, Valparaiso."

Je me retournai vers la jeune femme pour le lui indiquer, mais je vis à son sourire qu'elle l'avait déjà vu. "Valparaiso !" Nous pénétrions le le mystère, nous allions arracher peu à peu son secret au navire.

Ainsi il venait du Nouveau-Monde, il venait de ces rives lointaines que notre imigination pare de tant de lumières et de tant de sourires ? Oh ! les mers étranges qu'il avait dû traverser, mers changeantes, mers de saphir, d'opale, d'émeraude et d'améthyste, qui se nuancent comme autant coupes de pierreries sous le soleil et sous la lune ! Les clairs et frais matins qui avaient dû gonfler ses voiles, le beau navire, et les nuits pareilles à celle-ci qui avaient dû l'envelopper ! Et que des rêves de tous ceux qu'il avait promenés, sous ces cieux étrangers, bercés, consolés, endormis !

La gondole s'arrêtait devant la proue maintenant et dans la blanchissement de la lune un corps de femme surgit, une sirène de bronze, verte comme la mer, une sirène au visage ingénu et sur le front de laquelle le ciel en fête semblait poser des étoiles. C'était la conductrice du navire, cette sirène, dont le corps long et souple immergeait et qui, dans ses cheveux dénoués, gardait, sans doute, tous les parfums salants et pénétrants des algues, des varechs et des fleurs marines dont le flot l'avait coiffée au long de sa course vagabonde.

La fille de la mer nous regardait de ses grands yeux limpides, le sourire aux lèvres, pareille à un être animé. Et, sous le charme exaltant de la nuit incomparable, ma compagne fit :

— On dirait qu'elle va parler....

Mme Fellarot n'avait pas plutôt prononcé ces mots qu'une voix descendit du paquebot, du rebord même de cette proue, une voix de femme qui confiait au flot une de ces mélodies heureuses et faciles qui semblent l'émanation naturelle de l'âme humaine. Le chant venait à nous, clair et léger, comme porté sur des rayons de lune, tandis que la statue nous regardait de ses yeux souriants.

C'était une passagère, sans doute, qui, assise à cette pointe extrême du bâtiment, ne se doutant pas de notre présence à ses pieds, exhalait le trop plein de son cœur devant la nuit charmante. Et on eût dit que c'était le cœur même du navire, son être moral, pensant et sensible, mystérieux et impénétrable jusqu'ici, qui descendait à nous imprégné de tous les rêves qu'il avait promenés et des espoirs qu'il avait bercés.

Qu'était-elle, cette passagère, qui prolongeait ainsi notre rêve, l'exaltait, se faisait, elle aussi, la complice du ciel de Venise et de son clair de lune ? Venait-elle de ce pays étranger qu'évoquait tout à l'heure le navire, ou bien d'un port voisin, cueillie, au passage, en route pour des rives plus lointaines ? Allait-elle vers la terre promise, ou en revenait-elle, satisfaite, exaucée ? Car ce chant était heureux et confiant, disait la joie de vivre.... Je regardai Mme Fellarot et je compris, à son visage, subitement pâle, que les mêmes pensées voltigeaient autour d'elle et que ses yeux, fixés sur la proue, sentaient mon regard. Et je fus pris d'un espoir indicible. Il me semblait que, par cette nuit d'amour, à travers l'harmonie de son chant, l'inconnue, après nous avoir charmés, allait nous unir. La voix devenait de plus en plus caressante et lente comme si, le couplet étant sur le point de finir, la chanteuse voulût retarder le moment de la séparation et nous donner le temps de nous aimer.

La voix se tut enfin. La sirène nous souriait toujours. Emu plus que je ne voulais le paraître, je demandai à Mme Fellarot si elle n'était pas tentée de monter à bord pour voir cette passagère.

—Non, fit-elle, rentrons.

Et elle ajouta, les yeux au loin :

—Restons, ce soir, sur ce souvenir. Il sera temps d'apprendre demain de quoi notre rêve a été fait.

Et, comme inquiète tout à coup de notre, intimité, elle réveilla sa fille, qui en se frottant les yeux devant la clair de lune, crut sans doute continuer le songe d'où on l'avait tirée.

Nous rentrâmes.

Au quai des Esclavons, on s'aperçut qu'il était fort tard et l'on pressa le pas. Quelques instants après, sur le palier de l'hôtel, on se quittait avec le poignée de main habituelle et la phrase banale : (Bonne nuit, à demain....) Me trompais-je ? Il me sembla que la main de la jeune femme tremblait un peu....

Je dormis fort mal, le sommeil traversé par la vision folle de cette nuit qui me revenait en lambeaux mouvants comme un miroir brisé. Le navire passait et repassait devant mes yeux à travers l'air limpide, la voile gonflée, léger sur le flot. Et je pensais :

—Ah ! si elle voulait, nous irions, nous aussi, vers la terre promise....

Le lendemain, m'étant levé en retard, je me hâtai pour aller retrouver la jeune femme et la fillette dans le salon ouvrant sur la mer, où, depuis huit jours, nous prenions, chaque matin, notre premier déjeuner. En entrant, je vis Mme Fellarot à la fenêtre. Au bruit de mon pas, elle se retourna, et, montrant la mer, unie et sans voile, elle fit, mélancolique :

—Voyez : il n'y est déjà plus....

Je me penchai et regardai.

Le navire avait disparu

Elle suivait mon regard, en silence, sur l'horizon rosé, immuable et sans bornes, qui nous avait ravi le doux fantôme chantant.

—C'était décidément un rêve, fit-elle.

Et les yeux toujours fixés sur le lointain de la mer, je compris, à cette parole qui tombait de ses lèvres, profonde et grave comme un adieu, qu'elle venait de se ressaisir à jamais et qu'avec le navire mon bonheur s'était en allé.

Une Mésalliance.

Le prince Bernard de Saxe-Weimer, un prodigue pourvu d'un conseil judiciaire, vient de se marier cladestinement, en Angleterre, avec la fille d'un hôtelier de Weisbaden, Mlle Brockmueller.

Le grand-duc de Saxe a immédiatement déshérité son fils ; mais celui-ci, en même temps, renonçait à son titre princier pour prendre celui de comte de Bravonberg.

ASTROLOGIE.

Le Cancer ou l'Ecrevisse (du 22 juin au 21 juillet). Ce signe en veut à la santé de l'homme ou de la femme à la naissance desquels il a présidé. Il rend l'homme "gaffeur" par naiveté ou par excès de franchise et prédispose aux coups de tête, aux déterminations irréfléchies ; mais en somme, avec ces dispositions naturelles, on ne nuit qu'à soi-même, ce qui vaut infiniment mieux que de nuire à autrui. — Influencées par la Lune, les femmes qui naissent sous ce signe sont en général d'humeur pacifique et préfèrent le calme de la vie domestique aux tourbillons folâtres de la vie mondaine.

Les hommes préfèrent avec raison les amis choisis par le cœur aux parents donnés par le hasard de la naissance ; du reste, la famille le leur rend bien, par d'aimables taquineries et de mielleuses humiliations.

Leur première union n'est jamais heureuse, et les enfants leur causent beaucoup de soucis. Qu'ils se défient des faux protecteurs—le grand écueil de leur existence.

La pierre qui les protège est l'"Emeraude", dont la mystérieuse vertu est gardienne de la chasteté.

L'Ecrevisse.

LA SOCIÉTÉ.

L'homme est né pour la société, et, quoiqu'il s'en trouve de fort dangereuses, ce n'est pas une raison pour se vouer entièrement à la solitude. Ce n'est pas la société qu'il faut fuir, c'est la mauvaise société.

LA HARPE.

L'inattendue fortune.

Tel que vous me voyez, mesdames et messieurs, je suis détenteur d'une somme de 10,000 francs (je dis "dix mille) qui glissa dans les replis de mon portefeuille, par une bien inhabituelle trémie.

Cet or (d'ailleurs en papier) n'est pas le fruit d'un âpre et incessant labeur.

Il ne me fut donné par aucune âme compatissante.

Il ne me vient ni du jeu, ni d'un heureux pari, ni d'un habile chantage.

Je ne l'ai ni volé, ni emprunté, ni trouvé dans la rue.

Alors, quoi ?

Ah ! voilà !

...Il y a quelques semaines, j'ai dû me mettre en quête d'un appartement (celui que je possédais auparavent ne convenait plus à mon nouveau genre d'industrie).

Ah ! que j'ai gravi d'étages ! J'en ai descendu beaucoup aussi, avant de découvrir le "sweet home" idéal !

Un jour, je visitais un appartement dans la rue Jules-Renard, un joli petit appartement confortable, propre et coquet.

Elle-même, la maîtresse de la maison guidait mes pas.

Je me trompai tout d'abord sur l'étiage social et mondain de cette dame.

Une cossue bonne petite bourgeoise, conjecturais-je.

Je ne me trompais pas de beaucoup ; mon éventuelle hôtesse était, en effet, une cossue bonne petite bourgeoise, mais—"horrendum !"—de posture analogue à celle de cette Mme Warner, que notre distingué Vandérem nous a si bien contée dans l'éminent "Charlie".

Une demi-mondaine bien popote, bien sage et pratique au delà de toute prévision.

Comme son bail n'était pas tout à fait fini, la dame avait hâte de trouver un brave locataire qui prit l'appartement tout de suite, et je goûtais vive joie à l'entendre déployer tant d'éloquence à me persuader les innombrables charmes de son logement.

Toutes les pièces, disait-elle, se commandaient sans se commander.

Elle avait placé son lit comme ça, mais on pouvait le placer autrement, comme ça, par exemple, sans que rien n'eût à flancher dans l'harmonie de la pièce.

Jolie, avec ça la matine ! Un peu replète, mais très fraiche encore, malgré la trentaine à coup sûr dépassée.

En retraversant la salle à manger :

—Vous prendrez bien un doigt de porto ? insinua-t-elle.

Une pas autrement déplaisante petite femme de chambre me débarrassa de mon chapeau, de mon pardessus, de ma canne, et servit le porto.

Nous en savourions le second verre, quand vibra la sonnerie de l'entrée.

—Qui est-ce ? s'enquit la dame.

—M. Chicago, fit la désirable soubrette.

—Fais le entrer au salon.

Correct, je me levai.

C'était entendu, patati, patata, l'appartement me convenait ; je reviendrais, demain ou après-demain, rendre réponse.

Une heure après, je croisais dans la rue un de mes cousins.

—Très chic, ton nouveau chapeau ! disait l'adolescent admiratif.

—Mon nouveau chapeau ?.... Je n'ai pas de nouveau chapeau.

Instinctivement, j'enlevais mon couvre-chef et constatais qu'il n'était pas mien.

Nul doute permis ! J'avais, par erreur, dans l'antichambre de la dame, coiffé le galurin du nommé Chicago.

Au fond dudit galurin, luisaient la marque d'or d'un chapelier de New York et cinq ou six initiales, surtout des W et des K.

Je n'avais pas perdu au change : le chapeau du Yankee était un extraordinairement beau chapeau et qui m'allait comme un gant.

Une imperceptible boursouflure gonflait le cuir intérieur.

Grâce à une légère enquête, je constatai bientôt la présence clandestine, à cet endroit, de dix jolis billets de mille.

Oh ! la chose ne comportait aucun mystère !

Avant de monter chez son amie, M. Chicago avait prudemment "carré" une somme de cinq cent louis, destinée sans doute à un autre emploi.

....Et moi, je me me trouvais là, stupide, devant ces dix ridicules mille francs.

L'indélicatesse de l'Américain [car, enfin, ce n'est pas chic de se méfier ainsi de son amie] me suggéra un instant l'idée de m'assimiler froidement cette galette fortuite.

Mon atavique probité reprit le dessus.

—Cet argent n'est pas le mien ! Je le rendrai à son légitime propriétaire.

Toutes mes démarches pour retrouver le méfiant Chicago demeurèrent vaines.

La dame ne voulut me fournir aucune indication.

Une lettre à elle confiée pour être remise au monsieur resta sans réponse.

Je crois que je finirai par appliquer à des besoins personnels cet argent tombé du ciel.

Mariage d'Etoile.

Le mariage de la charmante cantatrice de l'Opéra, Mlle Aïno Ackté, qui vient d'être célébré dans son pays natal, en Finlande, donne une saveur d'actualité au court roman que publie, sous ce titre : "Mariage d'Etoile", la "Nouvelle Revue", toujours si attrayante par le choix de ses articles. La page que nous détachons de "Mariage d'Etoile" rappelle avec beaucoup d'à propos le souvenir, récent d'ailleurs, des débuts de Mlle Aïno Ackté à l'Académie Nationale de Musique.

Qu'elle parut donc chaste et candide, légère, poétique et lointaine, Mlle Christiane Trils, la cantatrice scandinave, au soir de ses débuts dans ce rôle d'Elsa de "Lohengrin", où le public sentit poindre le rayon d'une grâce inconsciemment attendue, enfin apportée sur la scène du Nouvel Opéra par cette étrangère, qui, ignorée tout à l'heure, allait être célèbre demain !

—Svelte et blanche comme un lys, avait-on dit en la voyant s'avancer parmi ses femmes, pâle et tremblante, pareille à une vierge marchant au sacrifice.

Et les réflexions s'échangèrent à voix basse :

—Elle est blonde, délicieusement blonde ; car ses cheveux sont à elle, cela se voit. Mon Dieu, que cela nous change donc des vierges à perruque !

—Avez-vous remarqué ? Elle a des yeux noirs ! Blonde avec des yeux noirs. C'est étrange et charmant. D'où vient-elle ?

—Je ne sais pas au juste, mais de là-bas.

—D'où ?

—Du pays des lieds, des ballades et du rêve.

—Danoise ?

—Peut-être.

—Norvégienne ?

—Encore.

—La prononciation laisse à désirer.

—Qu'est ce que cela peut nous faire ?

—D'autant plus qu'elle se corrigera....

—Evidemment.

—Voyez donc l'hésitation de son regard.

—Elle est très jeune fille.

—Et sa démarche craintive....

—Ce sont ses premiers pas.

—Et cette gaucherie est ravissante.

—Parce qu'elle a de la ligne. L'inexpérience jointe à la beauté, c'est divin.

—Elle me rappelle....

—Elle ne vous rappelle rien du tout. Ne cherchez pas à comparer, vous gâteriez votre plaisir.

Elsa était tombée à genoux et commençait la prière où confiante, elle invoque sur les brumes lointaines le chevalier qui doit la justifier du crime monstrueux et l'épouser, blanche et pure, aux yeux de tout son peuple. La salle écoutait, séduite, conquise par cette voix si limpide et si fraîche, aux notes de rêve, qui montait sur l'aile de la musique, légère comme le souffle d'une harpe éolienne.

Quand elle eut fini et que les applaudissements se fussent tus, les réflexions à voix basse recommencèrent :

—Cela va être un triomphe.

—Je le crois.

—Quelle joie pour l'oreille que cette voix !....

—Un délice.

—On ne nous avait pas prévenus !....

—Parce que personne ne prévoit ces choses-là. Les directeurs les plus avertis s'y trompent eux-mêmes. En art comme en toute chose, la beauté ne s'annonce pas, elle se révèle.

—Moi, je l'attends au deuxième acte, à l'aveu aux étoiles.

—Et moi au troisième acte, au duo nuptial.

—Vous n'aurez ni à la scène de la terrasse, ni au duo d'amour une impression plus charmante que celle que vous venez de recevoir. C'est la première et c'est la meilleure. Je me rappelle les débuts d'une cantatrice italienne la Mezzolini....

—Mais vous venez de nous dire de ne pas gâter notre plaisir par la comparaison !

—C'est juste....

La toile tombait sur le premier acte. Elle se releva sous les applaudissements. Elsa parut donnant la main à Lohengrin qui s'efforçait de sourire, très déconcerté, au fond, du succès qui allait tout entier à sa camarade. Mlle Christiane Trils saluait, rose maintenant, toute étourdie de la bienveillance du public. En s'avançant pour un dernier salut, elle s'embarrassa dans sa traine et serait tombée de son long si le poignet de fer de Lohengrin ne l'eut retenue.

—Vous n'avez pas l'habitude du succès, fit le ténor souriant toujours, tandis que la toile descendait. Vous vous y ferez comme moi, simple apprentissage....

Et candide, au remerciement aux lèvres, plus rose encore, la jeune fille trouva ce mot de cabotin—si plein de suffisance et d'envie—tout naturel.

Quand elle fut dans sa loge, une petite loge modeste, banale, tendue de percaline à fleurs bleues, une loge de débutante, elle demanda très vite à l'habilleuse :

—Maman n'est pas encore venue ?

—Non, Mademoiselle ; mais Madame ne peut tarder. Le temps de traverser la scène. J'espère que Mademoiselle a eu un succès !

—Vous trouvez ? fit la jeune fille, heureuse qu'on lui confirmât ce qu'elle savait si bien.

Mme Trils avait tenu à assister aux débuts de sa fille dans la salle, seule façon de connaître le sentiment exact du public, de démêler la vérité de l'apparence, le succès réel, spontané, du succès d'estime et d'encouragement. Il y a un courant de sympathie contagieuse entre les loges et l'orchestre, les soirs de victoire, auquel personne ne se trompe. Et Mme Trils, le cœur battant fort, mais brave tout de même, avait voulu en faire l'expérience.

Un frou-frou de soie, des pas légers et une petite femme entre deux âges, rubiconde et ronde comme une pomme, les yeux gais, les joues fraîches encore, de mise très simple dans sa robe puce à ramage, parut sur le seuil de la loge où Elsa, aidée de l'habilleuse, relevait ses cheveux un peu défaits.

—Ah ! maman !....

Et les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, la mère entrecoupant ses baisers par ces mots à l'adresse de l'habilleuse :

—Je suis contente, Mademoiselle Berthe, je suis si contente.

—Il y a de quoi, Madame Trils, il y a de quoi....

Arrestation de May Churchill.

Presse Associée—

Paris, 8 juin—La police a arrêté ici une femme américaine du nom de May Churchill, qui entretenait des relations intimes avec "Tom" Edwards, un de ceux qui ont dévalisé le bureau des messageries américaines à Paris, en avril, les autorités ayant décidé de l'accuser de complicité dans le vol. Elle donnait auparavant des concerts et avait fait le tour des Etats-Unis sous le sobriquet de "Chicago May".

Victoire des Anglais sur les Boers.

Presse Associée

Cape Town, 8 juin—Les Anglais ont surpris jeudi deux bataillons de Boers a différents points dans la Colonie du Cap et ont capturé 42 prisonniers, 15,000 caisses de munitions et une quantité de provisions.

Un accident de chemin de fer a eu lieu près de Prétoria le 7 juin dans lequel neuf soldats ont été tués et beaucoup d'autres blessés.

Total des émigrants à Manille.

Presse Associée—

Washington, 8 juin—Le nombre total des émigrants arrivés à Manille de juillet à novembre 1900 a été de 6,302, dont 507 sont des femmes. De ce nombre 5,560 étaient déjà venues aux Philippines ; 3,302 ne savaient ni lire ni écrire et 1,517 avaient $30 ou plus en argent.

Parmi les arrivés de cette période il y avait 4,671 Chinois, 594 Américains, 215 Espagnols, 143 Anglais et 82 Japonais.

Dr A. J. Block.

Presse Associée

Denver, Col., 8 juin—Le Dr A. J. Block est mort à l'âge de 35 ans des effets d'une dose de cyanide de potassium prise dans l'intention de se suicider.

Il fut à une époque un des médecins et chirurgiens les plus distingués de la Nouvelle-Orléans et pendant plusieurs années démonstrateur au collège médical Tulane de cette ville.

Départ d'étudiants américains pour les régates anglaises.

Presse Associée—

Philadelphie, Pennsylvanie, 8 juin—L'équipe de l'université de Pennsylvanie est partie aujourd'hui sur le vapeur Waesland pour Liverpool. Elle prendra part aux régates de Henley aux grandes courses de la Coupe du 3 au 5 juillet inclusivement.

La délégation de l'université comprend quinze membres : huit rameurs, le barreur, deux remplaçants, le "coach" Ellis Ward et le "manager" Reginald Hart.

Le voyage coûtera plus de $5,000 qui ont été obtenus par des souscriptions volontaires. La moitié de ce fonds est fournie par les sous-gradués de l'Université.

Un cheval de prix.

Presse Associée.

Lexington, Kentucky, 8 juin—The Commoner, un cheval par Hanover et Margerine, autrefois la propriété de William Wallace, a été vendu au général W. H. Jackson, du haras de Belle Meade, Tennessee pour $15,000.

The Commoner avait été vendu l'automne dernier aux enchères pour la somme de $4,450.